**La Ville**

Tous les chemins vont vers la ville.  
  
Du fond des brumes,Là-bas, avec tous ses étages    
Et ses grands escaliers et leurs voyages    
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,    
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,    
Ce sont des ponts tressés en fer    
Jetés, par bonds, à travers l'air;    
Ce sont des blocs et des colonnes    
Que dominent des faces de gorgones;    
Ce sont des tours sur des faubourgs,    
Ce sont des toits et des pignons,    
En vols pliés, sur les maisons;    
C'est la ville tentaculaire,    
Debout,    
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges    
Qui bougent    
Sur des poteaux et des grands mâts,    
Même à midi, brûlent encor    
Comme des œufs monstrueux d'or,    
Le soleil clair ne se voit pas:    
Bouche qu'il est de lumière, fermée    
Par le charbon et la fumée,

Un fleuve de naphte et de poix    
Bat les môles de pierre et les pontons de bois;    
Les sifflets crus des navires qui passent    
Hurlent la peur dans le brouillard:    
Un fanal vert est leur regard    
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux entrechocs de leurs fourgons,    
Des tombereaux grincent comme des gonds,    
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre    
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu;    
Des ponts s'ouvrant par le milieu,    
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre    
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,    
Immensément, par à travers    
Les toits, les corniches et les murailles,    
Face à face, comme en bataille.

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,    
Roulent les trains, vole l'effort,    
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues    
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.    
Les rails ramifiés rampent sous terre    
En des tunnels et des cratères    
Pour reparaître en réseaux clairs d'éclairs    
Dans le vacarme et la poussière.    
C'est la ville tentaculaire.    
La rue – et ses remous comme des câbles    
Noués autour des monuments –    
Fuit et revient en longs enlacements;    
Et ses foules inextricables    
Les mains folles, les pas fiévreux,    
La haine aux yeux,    
Happent des dents le temps qui les devance.    
A l'aube, au soir, la nuit,    
Dans le tumulte et la querelle, ou dans l'ennui,    
Elles jettent vers le hasard l'âpre semence    
De leur labeur que l'heure emporte.    
Et les comptoirs mornes et noirs    
Et les bureaux louches et faux    
Et les banques battent des portes    
Aux coups de vent de leur démence.

Dehors, une lumière ouatée,    
Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,    
De réverbère en réverbère se recule.    
La vie, avec des flots d'alcool est fermentée.

Les bars ouvrent sur les trottoirs    
Leurs tabernacles de miroirs    
Où se mirent l'ivresse et la bataille;    
Une aveugle s'appuie à la muraille    
Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou;    
La débauche et la faim s'accouplent en leur trou    
Et le choc noir des détresses charnelles    
Danse et bondit à mort dans les ruelles.    
Et coup sur coup, le rut grandit encore    
Et la rage devient tempête:    
On s'écrase sans plus se voir, en quête    
Du plaisir d'or et de phosphore;    
Des femmes s'avancent, pâles idoles,    
Avec, en leurs cheveux, les sexuels symboles.    
L'atmosphère fuligineuse et rousse    
Parfois loin du soleil recule et se retrousse    
Et c'est alors comme un grand cri jeté    
Du tumulte total vers la clarté:    
Places, hôtels, maisons, marchés,    
Ronflent et s'enflamment si fort de violence    
Que les mourants cherchent en vain le moment de silence    
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.    
Telle, le jour – pourtant, lorsque les soirs    
Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,    
La ville au loin s'étale et domine la plaine    
Comme un nocturne et colossal espoir;    
Elle surgit: désir, splendeur, hantise;    
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,    
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,    
Ses rails sont des chemins audacieux    
Vers le bonheur fallacieux    
Que la fortune et la force accompagnent;    
Ses murs se dessinent pareils à une armée    
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée    
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,    
La pieuvre ardente et l'ossuaire    
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini    
Vers elle.  
  
  
*Emile Verhaeren, Les Campagnes hallucinées, 1893*